

PREMIERS PAS DE MAHMOUD OURABAH

La belle épopée des jeunes cadres du plan

Ce ne sont pas ses premiers pas à lui seul, dans cette grande aventure de la planification post-indépendance, mais ceux de tous ces jeunes cadres, souvent sans expérience mais armés d'un enthousiasme et d'une utopie sans pareille que raconte Mahmoud Ourabah dans Premiers pas, souvenirs d'un projet de développement de l'Algérie 1963-1980, paru aux éditions l'Harmattan. Histoire d'une équipe que l'on chercherait vainement à trouver aujourd'hui, galvanisée par un enjeu de taille, l'élaboration d'un certain nombre d'objectifs stratégiques à même de mettre le pays sur les rails de la modernité et leur traduction en plans de développement.

De notre bureau à Paris
Khadidja Baba-Ahmed

C'est toute cette aventure que raconte l'auteur, un pionnier de cette équipe constituée de jeunes venus d'horizons divers qui se sont vu prendre à bras-le-corps la politique économique du pays, sorti tout juste de guerre, dépourvu du minimum mais armé de l'essentiel, «la conviction qu'il fallait suivre, au travers de la stratégie globale du développement de février 1966» qu'ils mettaient en place, une «politique qui ambitionnait une élévation culturelle et matérielle généralisée des Algériens et dont l'emploi et l'éducation-formation professionnelle pour le maximum de citoyens constituaient l'axe central». Et lorsque les lecteurs, notamment les jeunes, qui n'ont pas connu cette période, se livreront à la lecture de ces précieux souvenirs de ce pionnier de la planification, ils découvriront ou se remémoreront, pour les plus âgés, que l'ambition de cette équipe était d'autant plus noble, d'autant plus folle qu'elle concernait une population algérienne laissée par la colonisation à 90% analphabète. C'est alors le cheminement de tout ce qui allait constituer la concrétisation de cette politique, à savoir la mise sur pied des plans de développement triennal 1^{er} et 2^e plan quadriennal et le quinquennal, mis en perspective dans la stratégie globale du développement à l'horizon 1980 que Mahmoud Ourabah va raconter, livrant au fil des pages des souvenirs de cette équipe qui se cherchait, qui tentait d'expliquer aux politiques ses productions et ce qui animait ses projections. Le rapport entre fonctionnaires — planificateurs du plan — et politiques, on s'en doute, n'était pas toujours serein, sans embûches. Il a failli y avoir des renoncements. Le 19 juin, par exemple, ébranla l'équipe et faillit amener certains à la démission : «Nous étions donc bien perplexes au lendemain du 19 juin pour savoir si nous allions continuer à chercher à planifier le développement (...) Il paraissait normal de quitter cette administration, au motif de la non-légalité du régime réajusté par ce coup d'Etat. D'autant qu'avec la constitution du nouveau gouvernement, le Plan semblait avoir été oublié.» Il n'y aura pas de démission, mais beaucoup de chamboulements dans le rattachement de l'institution de planification qui aura, tout au long de son existence, à



Photo D.R.

connaître rattachements et détachements. Il y aura aussi, et l'auteur le raconte avec tout ce que permet ce long recul, les retournements de situation de certains qui s'opposaient à cette démarche de planification parce que pour eux «sans doute synonyme à leurs yeux de socialisme» et d'autres tout aussi méfiants pensaient, à l'image de ce très haut responsable, que ces prévisions à long terme ne pouvaient concerner que les pays riches, la Suède par exemple. La mission du Plan étant intersectorielle, des récits nombreux jalonnent l'ouvrage des rapports qu'entretenait le Plan avec les autres acteurs. «(...) Le dialogue avec les collègues des ministères, des entreprises et autres administrations était d'un apport considérable. Cette poignée de cadres algériens des années 1960-70, le plus souvent formés sur le tas, s'est beaucoup donnée pour assurer la continuité de l'administration du pays et de son économie. Ce fort engagement de nombreux cadres algériens supérieurs ou moyens a permis sans doute à l'Etat algérien de (re)naître avec des structures modernes ; et sans doute aussi de permettre à ce jeune et fragile Etat de survivre les décennies suivantes malgré les graves troubles politiques et sécuritaires qui allaient suivre.» Sur ce dernier point, l'on peut avoir

une autre appréciation notamment sur la qualité et le degré de cette survie, mais l'on ne peut imputer la déliquescence de cet Etat au travail de planification effectué alors et qui a eu le mérite d'entraîner toute une génération de jeunes cadres dans l'aventure du développement. De l'échec, tout à fait lucide et objectif, l'auteur explique : «Cet horizon à 15 ans (1980) nous paraissait comme un laps de temps suffisant pour accomplir l'irréversible (quelle naïveté !) sur la route de la prospérité. Le progrès et la modernité ne pouvaient que triompher. Jamais, pensions-nous, l'obscurantisme n'avait de chance de l'emporter malgré des signaux contraires, ou indices que nous ne percevions pas, ou seulement considérés à l'époque comme de simples péripéties.» L'auteur s'interroge sur les raisons profondes qui ont fait l'échec de la politique de développement, celle consistant en la volonté d'une édification progressive d'une «économie productive basée sur une agriculture capable de mieux nourrir les hommes et une industrie susceptible dans la durée d'offrir des emplois qualifiés», le tout devant être soutenu au plan politique par «une juste répartition des revenus». Rien de cela : «Des vents contraires étaient là» : «Corruption des marchés publics, recours systématique à l'importation et à l'appel excessif à l'expertise étrangère et aux clés en mains.» Et de citer l'économiste Maurice Byé : «On aurait pu réussir si on avait su semer le pétrole.» Beaucoup d'anecdotes, de rencontres, de situations bien cocasses vécues par l'auteur ou dont il a été le témoin sont racontées par Mahmoud Ourabah dans cet ouvrage qui, comme il le dit lui-même et comme il est loisible de le vérifier, ne contient aucune animosité, aucun dénigrement de personnages ou de responsables de haut niveau avec lesquels il a eu, lui et l'équipe du Plan, à travailler. Pas de nostalgie puérile non plus, mais juste le désir de l'auteur de faire partager ou rappeler à ceux qui sont de sa génération, que beaucoup avaient cru en ce pays et beaucoup se sont sacrifiés pour son développement et l'épanouissement de ses enfants. Mais tout à leur engagement et à leur impatience à réussir l'épopée, ils n'avaient pas vu les loups qui guettaient.

K. B.-A.

Premiers pas, souvenirs autour d'un projet de développement de l'Algérie 1963-1980, éditions l'Harmattan, mars 2011.